

*broche*

# NOUVEAUX DIALOGUES

PETITES SCÈNES, DISCOURS, ETC.

POUR

LES DISTRIBUTIONS DE PRIX DE 1859.



PÉRIGUEUX  
CHEZ J. BOUNET, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

RIOM,  
PRIMERIE DE G. LEBOYER, 3, RUE PASCAL.

—  
1859.

Z  
42



NOUVEAUX

DIALOGUES

PETITES SCÈNES, DISCOURS, ETC.

POUR

LES DISTRIBUTIONS DE PRIX DE 1859.

PZ2642



RIOM,

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX

IMPRIMERIE DE G. LEBOYER, 3, RUE PASCAL.

1859.

BPZ 2642  
1000 28300 M

# LE RÊVE DES ÉCOLIERS

LA VEILLE

## DE LA DISTRIBUTION DES PRIX.

---

### PERSONNAGES.

ÉDOUARD.  
FÉLIX.  
JULES.  
CHARLES.

VICTOR.  
LÉON.  
ADRIEN.  
AUGUSTE.

---

ÉDOUARD (*seul sur l'estrade*).

Il paraît, ce beau jour, à nos regards surpris ;  
Voyez, voyez déjà nos bienfaiteurs chéris  
Qui daignent, en ces lieux, d'une main paternelle,  
Venir ceindre nos fronts d'une palme nouvelle ;  
Hâtons-nous, mes amis.

(*Regardant autour de lui*).

Mais, où donc est Justin ?  
Jules, Charles, Félix... Je n'y comprends plus rien.

(*Les voyant arriver*).

Arrivez donc enfin, traîneurs, retardataires.

FÉLIX (*et les autres, entrant*).  
Oh ! quelle humeur, Edouard... A quoi bon ces colères ?

ÉDOUARD.

C'est à vous dépiter, l'on promet de se rendre,  
Puis l'on vous plante là, puis l'on vous fait attendre.

JULES

Mais explique-toi donc ? on ne te comprend plus.

ÉDOUARD.

Hier, vous avez promis, ici d'être rendus,  
Et bernique, à présent, vous trompez mon attente ;  
Je vous appelle en vain, pas un ne se présente ;  
Je vous cherche partout, depuis de grand matin,  
Sans pouvoir m'expliquer que l'on soit si lambin :  
Est-ce que vous dormez, est-ce que la paresse  
Vous ferait oublier ce jour plein d'allégresse ?

CHARLES.

Moi, je suis courroucé que toutes vos clamours  
Aient troublé mon sommeil, mes rêves flatteurs.  
Comme j'étais content ! Mais, écoutez mes songes.

ÉDOUARD.

Laisses-nous donc en paix, avec tous tes mensonges.

FÉLIX.

Des récits fabuleux, tu veux nous raconter ?  
Crois-tu que nous ayons le temps de t'écouter ?

CHARLES.

Amis, je vous en prie, un peu de patience,  
Mon rêve n'est pas tel, peut-être, qu'on le pense.  
Voici : je rêvais donc qu'on voulait cette fois  
Nous remettre en vacance au moins pour quatre mois ;  
Qu'aussitôt tout joyeux, partis pour la campagne,  
Nous parcourions déjà ces pays de Cocagne.  
Nos parents, nos amis, secondant nos désirs,  
Nous faisaient promener, variaient nos plaisirs ;  
Plus de leçons alors, plus de maître sévère  
Qui n'est jamais content, quoique l'on puisse faire.  
Que nous passions alors d'agréables moments !

Quels jours bien employés, quels doux amusements !  
Nous allions quelquefois dans un jardin immense,  
Où les fruits les meilleurs étaient en abondance ;  
Nous jouions à notre aise, à la balle, au cerceau,  
Nous voguions sur l'étang, dans un léger bateau.  
Délivrés de la voix d'une cloche argentine,  
Qui trouble tous vos jeux et toujours vous lutine ;  
Ayant bien parcouru le parc et le verger,  
Nous venions du côté de la table à manger,  
Et nous ne sentions point l'ennui, l'inquiétude  
Qu'on éprouve en allant à la salle d'étude.  
La santé, l'appétit allaient on ne peut mieux,  
Et le dîner était des plus délicieux.  
Plus de lourds haricots, ni de pommes de terre  
Dont nous sommes bournés pendant l'année entière,  
Mais des mets délicats, de suaves bonbons,  
Des biscuits bien sucrés, de croquants macarons.  
Eh bien ! que dites-vous de mon mervailleux songe ?

FÉLIX.

Puisse-t-il n'être pas un perfide mensonge.

JULES.

Sur le même sujet, bien qu'un peu différent,  
J'ai fait un songe aussi que je trouve charmant :  
Dans certain cabinet, j'en étais tout surpris.  
J'avais, sans y penser, vu la liste des prix.  
J't quelle belle chance, et quel heureux présage,  
J'apercevais mon nom inscrit à chaque page ;  
L'our prix de mes efforts, je crois qu'en cette fête  
Tous les premiers lauriers doivent ceindre ma tête ;  
Je me vois appeler, couronner tant de fois  
Que pour porter mes prix je suis tout aux abois.

FÉLIX.

Et tu devais avoir loué quelque monture  
L'our porter tant de prix ? — Fi donc ! quelle imposture.

— Ah ! ce sera beaucoup, je te l'ai déjà dit,  
Si l'on t'accorde même un léger accessit,  
Car l'on a tout pesé, tes œuvres, ta conduite,  
Et l'on a prononcé contre toi tout de suite.  
Pour moi c'était bien mieux, le croiriez-vous, amis ?  
Je rêvais que chacun pouvait choisir ses prix.

(VICTOR, AUGUSTE, LÉON, ADRIEN *arrivent*).  
Vous venez écouter nos belles rêveries ?

VICTOR.

Oh ! les nôtres, Félix, sont bien aussi jolies :  
J'ai rêvé qu'on avait supprimé les pensums  
Et réduit de moitié l'étude des leçons.

AUGUSTE.

Et ce serait bien fait, elles seraient mieux sues  
Et l'on éviterait toutes les retenues.

A quoi sert, dites-moi, ce fanieux bataclan  
De pain sec, de piquet, ça dégoute un enfant.

VICTOR.

Son inventeur, vraiment, connaissait peu l'enfance.  
A moi, voici mon rêve, il est de circonstance :  
J'étais dans un ballon ; je voyageais dans l'air,  
Et ça filait bien mieux que nos chemins de fer ;  
Je franchissais l'espace, et pour ce jour de fête  
Je descendais des cieux une couronne en tête ;  
L'on avait proclamé mon nom le plus souvent ;  
Chacun m'applaudissait, j'étais tout triomphant.

ADRIEN.

Moi, je rêvais qu'alors, couché sous le feuillage,  
Je dormais tout le jour, et c'était bien plus sage.  
Il me semblait encor qu'un perruquier fameux,  
A la nouvelle mode arrangeait mes cheveux ;  
Que j'avais un habit d'une couleur charmante,  
Que l'on s'extasiait sur sa forme élégante.

AUGUSTE.

Moi, je rêvais qu'étant devenu professeur  
Je donnais mes leçons comme un petit docteur ;  
Mais j'avais aboli toutes les pénitences,  
J'accordais à leur place un peu plus de vacances.  
Donner peu de travail, beaucoup d'amusement,  
Voilà le vrai moyen d'encourager l'enfant.

EDOUARD.

Allez-vous en finir de tout ce verbiage,  
De ces frivolités ? c'est pur enfantillage ;  
Pourriez-vous oublier qu'en ces lieux, mes amis,  
Nous sommes rassemblés pour le beau jour des prix ?  
Oh ! je rêvais aussi, et que cette journée  
Occupait hier encore mon cœur et ma pensée :  
Je voulais m'endormir, désirant le repos,  
J'appelais le sommeil avec ses doux pavots ;  
Mais Morphée était sourd à ma tendre prière ;  
Je rappelais alors l'astre de la lumière,  
Et blâmais de Phébus la coupable lenteur,  
Qui semblait différer ma joie et mon bonheur  
Et qui nous empêchait de bénir tous ensemble  
Nos tendres protecteurs que ce beau jour rassemble.  
Nous devons à leurs soins généreux et constants,  
Le tribut de nos vœux et de nos sentiments.

JULES.

Et nos prédictions d'espérances si pleines  
Vont donc s'évanouir comme des ombres vaines ;  
Au moment désiré, le plus cher à nos cœurs,  
Serions-nous tous frustrés du fruit de nos labeurs ?

EDOUARD.

Rassurons-nous, amis, notre persévérance  
Nous a donné des droits à quelque récompense,  
Et ce rêve si doux, par nous tant regretté,  
Bientôt va faire place à la réalité.

# OUVERTURE DE LA SÉANCE.

---

Messieurs,

En présence de l'honorable assemblée qui nous entoure, j'éprouve des sentiments qu'il n'est pas donné à mon âge de vous exprimer. Cette solennité nous fait souvenir des nobles émotions que ressentait un guerrier célèbre, le Sauveur de la France, à Denein, lorsqu'il disait qu'il se rappelait avec le même bonheur ces deux époques mémorables de sa vie : celle où il avait remporté des victoires, et celle où il avait gagné des prix à l'étude. Nous nous souviendrons, nous aussi, de ce jour glorieux où nous voyons au milieu de nous un illustre prélat dont la bonté touchante retrace vivement celle de notre divin Sauveur pour les enfants, un magistrat que distinguent tant de vertus, et qu'une tendre sollicitude rendra cher à jamais à tous ses administrés, enfin tous les généreux protecteurs de notre enfance.

Vous venez aujourd'hui, Messieurs, rehausser par votre présence l'éclat de cette fête de famille, sourire à nos efforts, consacrer nos premiers succès et les couronner de vos mains bienfaisantes. Vous nous faites connaître par là, Messieurs, le prix que vous attachez au travail, à l'instruction, et celui que nous savons y attacher nous-même.

Grâces vous en soient rendues, Messieurs, vos espérances ne seront point trompées, nous n'oublierons jamais ce langage de votre paternelle bienveillance; nous saurons apprécier et profiter de cet enseignement pour devenir un jour de bons chrétiens, des ouvriers laborieux, des citoyens utiles et de bons Français.

*A des bienfaiteurs, par un jeune enfant.*

CHERS BIENFAITEURS,

Je suis petit,  
Et puis, je ne suis pas poète;  
Je suis petit,  
Comment aurais-je de l'esprit?  
Mais j'ai dans ma petite tête,  
Certain projet qui n'est pas bête.  
Vous faites tout pour notre enfance  
Et pour notre bonheur,  
Je vous présente en récompense  
Mon petit cœur.

---

**COMPLIMENT DE CLOTURE.**

---

Messieurs,

Les suffrages flatteurs que vous venez d'accorder à nos premiers succès et les lauriers dont vous avez ceint nos jeunes fronts, comme récompense des progrès que nous avons faits pendant cette année, sont un motif puissant pour nous encourager à mieux employer encore celle qui va la suivre, et nous serons heureux, Messieurs, si, par une nouvelle application au travail et à l'étude, nous pouvons mériter la continuation de votre estime et de votre bienveillance.

---

# DIALOGUE

ou

## PETITE SCÈNE SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT

*Pour la Distribution des Prix de 1859.*



### PERSONNAGES.

JÉRÔME, élève.	SÉVERIN, serrurier.
MAURICE, mécanicien.	DEBOIS, menuisier.
FAURE, ferblantier-lampiste	GUIBERT, imprimeur.
LAURENT, maçon.	DESCHAMPS, laboureur.

### SCÈNE I.

JÉRÔME, (*seul sur l'estrade, grave, pensif.*)

Oui, le voilà ce jour où je dois faire mes adieux à l'école; j'ai désiré son retour, à présent qu'il est arrivé, j'éprouve des sentiments qui m'inquiètent, qui m'afflagent. Mes anciens condisciples qui sont déjà en apprentissage m'ont promis, il est vrai, de me faire connaître leur position, leur état, de m'aider à faire le choix d'une bonne profession, mais puis-je bien compter sur leur inexpérience, sur leur jeunesse? Ils vont bientôt se rendre ici; attendons-les en tous cas, puis nous verrons.

(MAURICE, FAURE, LAURENT, SÉVERIN *arrivent*).

MAURICE.

Et bonjour l'ami, te voilà bien soucieux, bien sombre aujourd'hui; est-ce que tu serais malade, par hasard?

JÉRÔME.

Non, mais...

MAURICE.

Dame ! quand j'allais à l'école, moi, j'étais bien autrement joyeux le jour de la distribution des prix.

FAURE.

Et moi aussi ; la vue des prix et des couronnes m'électrisait, me transportait.

JÉRÔME.

Le présent me réjouirait peut-être comme vous, mes amis, mais c'est l'avenir qui m'occupe. Je vais quitter cet établissement, mes parents veulent que j'apprenne un état ; ils me laissent parfaitement libres du choix, et j'en voudrais choisir un bon, tu comprends ?

FAURE.

Tiens ! et c'est ce qui t'embarrasse ? tu es bien simple, va, comme s'il manquait de métiers dans le monde.

SÉVERIN.

Vraiment, mon cher ; on n'est embarrassé que du choix parmi les nombreuses professions qui s'exercent dans la société : Maçon, charpentier, menuisier, serrurier, ferblantier, chapeleur, cordonnier, sabotier, boucher, boulanger, charcutier, tapissier, bijoutier, pâtissier qui, sans contredit, n'est pas le plus mauvais, et combien d'autres encore. Je pourrais continuer cette liste jusqu'à huit cents au moins.

JÉRÔME.

Je m'aperçois qu'il y a de quoi choisir, mais quel est le tien donc, Séverin ?

SÉVERIN.

Entre tous les autres, j'ai préféré celui de serrurier ; c'est un état, vois-tu, qui demande du courage, de la force, on vous tape dur sur le fer.



FAURE (*avec ironie*).

Oui, il est beau, il est propre.

MAURICE.

Je crois en effet que cet état rapporte plus d'argent à la blanchisseuse qu'au serrurier.

SÉVERIN.

Il est préférable à celui d'un méchant mécanicien, d'un machiniste qui est forcé de faire tourner ses machines, devient en quelque sorte machine lui-même. Il vaut bien aussi celui d'un ferblantier-lampiste.

MAURICE.

Oh ! oh !

SÉVERIN.

Comment l'état de serrurier ne pourrait-il pas être considéré comme le premier des états? C'est lui qui garantit la sécurité de nos maisons, l'or lui-même n'est en sûreté que sous la garde du fer que nous avons travaillé. L'air, le ciel, les éléments nous obéissent, la foudre vient se briser au pied du paratonnerre que nous avons forgé; l'agriculture nous donne ses premiers produits, c'est nous qui forgeons le fer de ses charrues et ses instruments aratoires; c'est nous, serruriers, qui forgeons les fusils, qui trempons les épées qui servent à défendre la patrie et à gagner les batailles; nos soldats nous doivent une partie de leur gloire. Sans le serrurier, il n'y aurait pas de mécaniciens, pas d'artistes, pas d'ouvriers.

MAURICE.

Vraiment, le serrurier va bientôt se croire aussi puissant que le bon Dieu.

MAURICE.

Courage, Séverin !

SÉVERIN.

Mais que ferais-tu sans le serrurier, tu n'aurais pas même un outil ?

MAURICE.

J'en conviens, mon cher, c'est le fer qui est l'ami de tous les états, mais c'est le mécanicien qui donne à cette âme l'intelligence; n'est-ce pas nous qui préparons au serrurier ses matières premières; voyez le fer dans nos mains, quelle vigueur et en même temps quelle souplesse, quelle agilité, quelle précision ! Grâce à nos mécaniques, l'homme n'est plus réduit au rôle de bête de somme, et non-seulement il est affranchi de l'humiliation de les imiter, mais il peut s'en passer tout-à-fait. Avec un peu de vapeur, nous transportons, rapide comme la foudre, aux extrémités de l'univers, des fardeaux que des milliers de chevaux n'auraient pas suffi à remuer. Enfin, si l'homme a été fait roi de la création, c'est par la mécanique qu'il est parvenu à dompter les éléments et à opérer ces merveilles de l'art que nous admirons. Je ne crois donc pas manquer à la modestie en réclamant pour notre état la première place.

FAURE.

Eh ! eh ! vous allez bien vite, Monsieur Maurice; on s'aperçoit bien que vous êtes entraîné par quelque machine à vapeur. Eh bien, moi, je vous défierais vous et les autres de faire un pas après le soleil couché, si Dieu ne vous avait pas ménagé un second soleil dans le génie et l'industrie du lampiste. Vous donnez l'intelligence au fer, dites-vous; eh bien ! nous donnons, nous, la lumière aux ténèbres, où, avec toute votre intelligence, vous vous casseriez le nez, si nous n'étions pas là pour vous éclairer.

LAURENT.

Pour moi, je n'envie point ton métier, ni ta fabrique de lampes, d'arrosoirs et de casseroles.

FAURE.

Les services que nous rendons à la société valent bien les tiens pourtant; la science, les arts, les métiers ne peuvent se passer de nous. Nous répandons la lumière partout; crois-tu que ce sont là de minces services que rend aux hommes le ferblantier-lampiste?

LAURENT.

Vous vantez vos états, mes camarades, croyez-vous que celui de maçon ne soit pas un des plus utiles et des plus honorables de la société? Si les vôtres méritent quelque considération, le nôtre, qui bâtit des palais au roi ne pourrait-il pas être le roi des états?

JÉRÔME.

Pour moi, je crois que c'est un état qui va bien et qui va toujours.

LAURENT.

C'est évident; et où se logeraient les hommes s'ils n'avaient pas de maisons? ils seraient obligés de se retirer dans des trous, des antres et des cavernes.

MAURICE.

Vous aurez beau dire, il ne me donne pas dans l'œil.

SÉVERIN.

A moi non plus; il sent un peu le moellon, ton état.

JÉRÔME.

Il n'est point de profession qui n'ait ses avantages, je m'aperçois; mais voici nos autres camarades, ils pourront nous dire ce qu'ils pensent du leur.

---

SCÈNE II.

—

(DUBOIS, GUIBERT *arrivent.*)

JÉRÔME.

Bonjour les camarades, comment va l'apprentissage?

DUBOIS.

Pas trop bien; ça boulotte un peu; les journées sont longues, le métier est rude.

GUIBERT.

Et pourquoi aller t'enrôler, toi aussi, dans la confrérie du rabot?

DUBOIS.

Mon état en vaut un autre.

LAURENT.

Moi, j'aime mieux la truelle que le rabot, et je crierais presque : Vive le moellon !

FAURE.

Oui, il est fameux ton métier, il est beau !

DUBOIS.

Doucement, s'il vous plaît, doucement, monsieur le gâcheur; je voudrais bien savoir à quoi serviraient vos grandes boîtes de pierre, si nous n'étions là pour y mettre des parquets, des boiseries, des portes et des fenêtres; vous méprisez les autres états, je crois que s'il y en a un qui mérite du goût et de l'intelligence, c'est bien celui de menuisier, et je ne crois pas que dans les arts manuels on puisse nous disputer le premier rang.

LAURENT.

Quelle prétention, monsieur le menuisier !

SÉVERIN.

C'est-à-dire, mon cher Dubois, que les serruriers l'emportent sur les menuisiers de toute la solidité du fer sur celle du bois; et que signifieraient, s'il vous plaît, vos portes et vos fenêtres sans nos serrures, nos espagnoleites et mille autres ingénieux ressorts que nous y adaptons?

JÉRÔME.

Jusqu'à présent, mes amis, vous avez vanté chacun votre état, mais ne me ferez-vous connaître quel est le meilleur?

GUIBERT.

Si fait bien; j'en connais un, moi, qui ferait parfaitement vos affaires et la mienne aussi.

JÉRÔME.

Ah ! voyons un peu.

GUIBERT.

Un état qui s'exerce les mains dans les poches.

JÉRÔME.

C'est commode.

GUIBERT.

Un état où l'on n'a qu'à se promener la canne à la main.

JÉRÔME.

Ce n'est pas fatigant. Dépêche-toi donc de me nommer ce bienheureux état.

GUIBERT.

Cet état commode et peu fatigant, ce bienheureux état... c'est... devine.

JÉRÔME.

Allons, tu m'impatientes.

GUIBERT.

Eh bien ! c'est l'état de rentier.

JÉRÔME.

Mauvais plaisant. Eh bien! soit, j'embrasse l'état si tu veux m'en fournir les outils. Mais, hélas! je le vois bien, ce n'est pas toi encore qui me tireras d'embarras.

MAURICE.

Tiens, notre camarade Guibert va te dire que le sien n'est pas mauvais; il est franc, c'est un homme de caractère.

GUIBERT.

Voudrais-tu plaisanter sur l'état de typographe? Le noble état d'imprimeur est aussi supérieur aux autres métiers que la lumière spirituelle est supérieure à la lumière naturelle.

TOUS (*riant*).

Ah ! ah ! ah ! voilà le pot à l'encre.

MAURICE.

Je vous en prie, mes amis, n'allez pas remuer le mou du chat, il vous salirait les doigts.

GUIBERT.

Oui messieurs, avec l'imprimerie il suffit d'un peu d'encre sur du papier blanc, comme l'a dit un grand philosophe, pour donner un corps et l'immortalité à la pensée.

DUBOIS.

Il est joli, il est solide surtout le corps de votre pensée, un mauvais chiffon de papier.

GUIBERT.

La presse n'est-elle pas la maîtresse des arts et des sciences? Qu'est-ce qui fait vous autres ferblantier, serrurier, maçon, mécanicien, menuisier? Ce n'est après tout que la matière que vous remuez plus ou moins habilement; mais nous autres, faiseurs de livres, avec ce noir que nous mettons sur le blanc, nous re-

muons les âmes, nous agitons les peuples, nous faisons et défaisons les royaumes; nous moralisons, nous sauvons ou nous perdons le monde comme il nous plait.

MAURICE.

A tous ces bienfaits vous pourriez ajouter celui de faire connaître chaque matin à tous les citoyens de l'empire français, combien Paris et la banlieue ont eu de gens dévalisés, suicidés, empoisonnés, assassinés, exécutés.

GUIBERT.

Tu ferais mieux, toi, d'aller graisser tes mécaniques.

SÉVERIN.

Vous faites connaître encore par vos journaux les pâtes et les moutardes blanches qui peuvent soulager l'humanité souffrante.

GUIBERT.

Vos attaques ne méritent pas même de réponse; je me borne à dire que nous, imprimeurs, nous sommes les maîtres du monde, et vous n'en êtes que les manœuvres.

FAURE.

Si vous faites de si belles choses, tâchez de battre le fer tandis qu'il est chaud, car je me suis laissé dire que si les imprimeurs, grâce aux belles choses qu'ils impriment, étaient souvent entre l'enclume et le marteau, ils n'auraient pas toujours à forger.

GUIBERT.

Voilà une plaisanterie qui sent le fer, mais qui aurait peut-être besoin du serrurier.

LAURENT.

On dit aussi que vous ne gâchez pas mal d'ouvrage dans votre imprimerie, Monsieur Guibert?

GUIBERT.

Sans compter que nous savons un peu remuer le moellon, Monsieur Laurent.

MAURICE.

La mécanique n'est pas pour peu de chose dans votre talent, monsieur notre supérieur, le maître du monde.

GUIBERT.

Ce qu'il y a de plus positif, c'est qu'alle entre pour beaucoup dans nos tribulations.

FAURE.

Vos impressions sont quelquefois si brouillées que ce ne serait pas trop de nos meilleures carcels pour les lire.

GUIBERT.

Que voulez-vous, monsieur le lampiste, je connais des gens qui ne sauraient lire du Didot en plein soleil.

JÉRÔME.

De grâce, mes amis, en voilà assez; quoi! je vous demande un conseil et vous engagez des discussions; au lieu de faire cesser mon embarras, vous l'augmentez. Mais j'aperçois Deschamps qui va peut-être me tirer de mon incertitude en rétablissant la bonne harmonie entre nous.

---

### SCÈNE III.

DESCHAMPS ET TOUS LES AUTRES.

JÉRÔME.

Voyons, mon cher Deschamps, c'est Dieu qui vous envoie pour mettre ici la paix et me donner un bon avis.

DE SCHAMPS.

De quoi s'agit-il, mes amis? voyons.

JÉRÔME.

Le voici. Chacun de nos anciens condisciples vante l'état qu'il a embrassé et prétend qu'il est supérieur à tous les autres; moi qui désire d'en embrasser un, je ne sais vraiment quel parti prendre.

DE SCHAMPS.

Je ne me flatte pas d'en savoir plus que vous, mes camarades, et, avant de donner mon appréciation, j'ai besoin de connaître l'opinion de chacun.

DUBOIS.

Rien de plus juste; eh bien! écoute; n'est-il pas vrai, Deschamps, que la menuiserie peut même s'élever au niveau des arts libéraux?

GUIBERT.

Sans doute.

SÉVERIN.

La serrurerie n'a-t-elle pas séduit jusqu'à des mains royales?

GUIBERT.

Il est vrai.

LAURENT.

Sans les maçons, tout le monde, rois, soldats, citoyens ne seraient-ils pas obligés de coucher à la belle étoile?

DE SCHAMPS.

On n'en saurait disconvenir.

MAURICE.

La mécanique n'a-t-elle pas donné des ailes au progrès en étendant la conquête des hommes sur la nature?

GUIBERT.

C'est une justice que je me plais à lui rendre.

FAURE.

Est-ce qu'avec une bonne lampe nous ne faisons pas le jour avec la nuit?

DE SCHAMPS.

Rien n'est plus clair.

GUIBERT.

Et la presse, n'a-t-elle pas une supériorité marquée sur tous les arts mécaniques dont on nous vient de parler? Que de progrès n'a-t-elle pas fait faire à la civilisation? ne répand-elle pas partout des flots de lumière?

DE SCHAMPS.

Personne ne peut contester que la presse n'ait rendu d'immenses services.

GUIBERT.

Eh bien, votre jugement?

DE SCHAMPS.

Mon jugement, mes amis, sera simple et court; il résulte évidemment que vous avez chacun votre mérite particulier et que les avantages d'un métier sont compensés par celui d'un autre; tous les états sont bons et nécessaires. Cependant, je ne balancerai pas à vous dire, mes camarades, qu'il en est un à mon sens qui est supérieur à tous ceux que vous exercez et à tous les autres de la société, et ce sont des hommes sages, éclairés qui me l'ont fait connaître; c'est leur opinion que je vous donne.

SÉVERIN.

Quel est celui-là?

DE SCHAMPS.

Ce métier, mes camarades, est celui qui est exercé par les cinq sixièmes de la population en France; c'est le plus ancien, le plus solide et celui qui fait vivre tous les hommes.

SÉVERIN.

Je te comprehends; tu veux parler de l'agriculture.  
DESCHAMPS.

Oui, mes amis, l'agriculture, voilà la véritable nourricière du genre humain; voilà la profession qui convient le mieux à l'homme libre qui a l'âme élevée; c'est d'autre part la plus innocente des vocations; aucune profession n'est plus honorable, aucune n'est plus utile au monde.

JÉRÔME.

Vous me donnez là une haute idée de l'état d'agriculteur.

MAURICE.

Allons donc! Est-ce pour travailler la terre que nos parents nous font donner l'instruction et l'éducation que nous recevons ici?

DESCHAMPS.

Ecoute, mon ami, l'agriculture exige plus d'instruction que tu ne penses; c'est une science très-étendue et qui embrasse un grand nombre de connaissances; aux yeux de l'homme ignorant, peut-être l'agriculture ne sera qu'une routine; mais ce n'est pas ainsi que l'ont considérée tous les grands hommes qui s'y sont livrés; il serait trop long de vous en nommer quelques-uns seulement parmi les patriarches, les rois, les empereurs, les généraux d'armée, les ordres religieux dont la fin est de cultiver la terre.

JÉRÔME.

Pour moi qui n'ai jamais aimé le bruit du monde ni le tintamarre des villes, je la préfèrerais à d'autres professions plus brillantes, mais plus dangereuses.

DESCHAMPS.

Tu as raison, Jérôme; aux champs, on entend le ramage des oiseaux, on ne voit que le ciel et la terre. Le

ciel tout brillant des astres qui me donnent une idée de Dieu, la terre qui porte ses plantes, ses fleurs, ses fruits me parlent d'une manière si touchante de sa bonté; bien que la terre ne soit plus ce qu'elle était dans le paradis terrestre, elle est encore bien belle et bien douce pour le chrétien qui lui demande de ses trésors avec courage et avec confiance en son créateur. Enfin, mes amis, je ne sais pas faire des phrases, je ne suis pas habile à donner des conseils aux autres, je me permettrai de vous répéter seulement ce que j'ai entendu dire par des hommes d'expérience et ce que j'ai lu à ce sujet dans de bons livres. Le voici :

Tous les états sont bons et utiles; ce qui fait le bel état, c'est la manière dont on l'exerce avec courage et probité. Voulez-vous bien choisir un état? consultez votre cœur, vos goûts, vos forces, vos penchants, vos capacités naturelles; demandez surtout cette faveur au grand conseiller qui règle tout selon ses desseins. Tout ce que je puis vous dire de mon état, c'est que j'y ai trouvé la paix et le bonheur.

JÉRÔME.

Ah ! mon choix est fait, mon cher Deschamps, j'embrasserai a profession d'agriculteur, et c'est près de toi que je veux faire mon apprentissage.

---

# PETITE SCÈNE RÉCRÉATIVE

Tirée de l'Avocat Patelin.

## PERSONNAGES :

GUILLAUME,  
VALÈRE,  
AGNELET,

PATELIN,  
BARTHOLIN.

## GUILLAUME ET VALÈRE.

GUILLAUME.

Je t'avais dit de me chercher quelqu'un pour garder  
mon troupeau.

VALÈRE.

Est-ce que vous n'êtes pas content d'Agnelet Bour-  
geois ?

GUILLAUME.

Non, il me vole; c'est un pendard.

VALÈRE.

Je vous assure qu'il vous sert très-fidèlement.

GUILLAUME.

Comment, depuis un mois qu'il est entré en mon  
service, il me manque six-vingts moutons ?

VALÈRE.

La maladie de la clavelée a fait de grands ravages.

GUILLAUME.

Oui, avec les médecins, mais les moutons n'en ont  
pas; d'ailleurs, cet Agnelet fait le nigaud, mais c'est  
un niais et le plus rusé coquin; je vais le poursuivre en  
justice; mais voici, je crois, ce coquin d'Agnelet qui

m'a volé mes moutons. (*Agnelet arrive.*) Ah! ah!  
voleur!

AGNELET.

Bonjour, maître.

GUILLAUME.

Comment, coquin, tu oses encore te présenter devant  
moi?

AGNELET.

C'est, ne vous déplaise, mon bon maître, qu'un  
Monsieur m'a baillé certain papier qui parle, dit-on,  
de moutons, de juge....

GUILLAUME.

Tu fais le benet, mais je t'assure que tu ne tueras  
jamais plus mouton qu'il ne t'en souvienne.

AGNELET.

Eh! mon doux maître, ne croyez-pas les médisants.

GUILLAUME.

Les médisants, coquin, ne t'ai-je pas trouvé la nuit  
tuant un mouton?

AGNELET.

Par cette âme, c'était pour l'empêcher de mourir.

GUILLAUME.

Le tuer pour l'empêcher de mourir!

AGNELET.

Oui, de la clavelée, à cause, ne vous en déplaise,  
que quand ils mourions de ce vilain mal, il faut les  
jeter, et on les tue avant qu'ils mourions.

GUILLAUME.

Qu'il mourions! le traître! ôte-toi d'ici, scélérat;  
six vingt moutons en un mois!

AGNELET.

Ils gâtions les autres, par ma fy.

GUILLAUME.

Nous verrons cela demain, devant M. le juge.

AGNELET.

Eh ! mon doux maître, contentez-vous de m'avoir assommé, comme vous voyez, et accordons-nous ensemble, si c'est votre bon plaisir.

GUILLAUME.

Mon bon plaisir est de te faire pendre, entends-tu ?

AGNELET.

Le ciel vous donne joie. (*Guillaume sort.*) Il faut donc que j'aille trouver un avocat pour défendre mon bon droit.

VALÈRE.

Tu as besoin d'un avocat subtil et rusé qui invente quelque fourberie pour te tirer d'affaire. Sans cela, mon pauvre Agnelet, tu risques d'être pendu.

AGNELET.

Mais, où trouver cet avocat ?

VALÈRE.

Il n'y a dans tout le village que M. Patelin qui soit capable de te sauver.

AGNELET.

Je n'ons entendu parler ; j'en fimes l'expérience feu mon frère et moi, il y a quelque temps ; mais je sais comment faire, car j'oubliais de le payer.

VALÈRE.

Il n'est pas loin, je vais le chercher. (*Il sort.*)

AGNELET.

Ils avons certaines magances, ces avocats, qui vous tirent de bien mauvais pas.

PATELIN, *entrant.*

Ah ! ah ! je connais ce drôle-ci. N'est-ce pas toi qui m'a chargé d'une affaire, un jour ? Vous étiez deux frères que je garantis des galères ; l'un de vous ne me paya point.

AGNELET.

C'était mon frère.

PATELIN.

Vous fûtes malade au sortir de prison et l'un de vous deux mourut.

AGNELET.

Ce ne fut pas moi.

PATELIN.

Je le vois bien.

AGNELET.

Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

PATELIN.

Ton maître est ce fermier d'ici près ?

AGNELET.

Il ne demeure pas loin d'ici, et je vous paierai bien.

PATELIN.

Je le prétends ainsi. Ah ça ! raconte-moi ton affaire sans rien me déguiser.

AGNELET.

Vous saurez donc que mon maître me paie petitement mes gages, et que pour m'indommager sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien...

PATELIN.

Quel négoce fais-tu ?

AGNELET.

Sauf votre grâce, j'empêche le mouton de mourir de la clavelée.

PATELIN.

Il n'y a point de mal à ça, et que fais-tu dans ce cas ?

AGNELET.

Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

PATELIN.

Le remède est sûr; mais ne les tuais-tu pas exprès afin de les vendre et de garder l'argent pour toi?

AGNELET.

C'est ce que dit mon doux maître, à cause que l'autre jour, quand j'eus enfermé le troupeau, il vit que je pris... un... dirai-je tout?...

PATELIN.

Oui, si tu veux que je plâtrie pour toi.

AGNELET.

L'autre nuit donc, il vit donc que je pris un gros mouton qui se portait bien. Ma fy, sans y penser, ne sachant que faire, je lui mis tout sourdement mon couteau près de la gorge; tant y a que je ne sais comment cela se fit, mais il mourut d'abord.

PATELIN.

J'entends...; quelqu'un te vit-il faire?

AGNELET.

Mon maître était caché dans la bergerie et il me dit que j'en avais fait autant de six-vingt moutons qui lui manquent... Or, vous saurez que c'est un homme qui git toujours la vérité.. ; il me battit comme vous voyez, et je vas me faire trépaner...; or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, qu'il ne m'en coûte rien.

PATELIN.

Je comprend's ton affaire; il y a deux voies à prendre; par la première il ne t'en coûtera pas un sou.

AGNELET.

Prenons celle-là, je vous prie.

PATELIN.

Soit; tout ton bien est en argent?

AGNELET.

Mafy oui.

PATELIN.

Il te le faut bien cacher.

AGNELET.

Ainsi ferai-je.

PATELIN.

Ton maître sera contraint de payer tous les dépens.

AGNELET.

Tant mieux.

PATELIN.

Et sans qu'il t'en coûte denier ni maille.

AGNELET.

C'est ce que je désire.

PATELIN.

Il sera obligé de te faire pendre.

AGNELET.

Eh ! comme vous y allez; mais, quand je serai mort, je ne serai pas plus gras.

PATELIN.

Les affaires se font comme cela.

AGNELET.

Prenons l'autre, s'il vous plaît.

PATELIN.

Soit. On va te faire venir devant le juge. Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET.

J'ai bonne souvenance.

PATELIN.

Toutes les interrogations qu'on te fera, soit le juge, soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que par ce que tu entends dire tous les

jours par tes bêtes; tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton.

AGNELET.

Cela n'est pas bien difficile.

PATELIN.

Les coups que tu as reçus à la tête me font aviser d'une adresse, mais je prétends être payé.

AGNELET.

Aussi serez-vous, par cette âme....

PATELIN.

M. Bartholin va venir tout-à-l'heure; attends-le et n'oublie pas ce que je t'ai dit. Le voici.

M. BARTHOLIN.

Or su, les parties peuvent comparaître. (*Regardant Agnelet.*) Quel homme est-ce là?

PATELIN.

Un berger qui a été battu par son maître et qui, au sortir d'ici, va se faire trépaner.

M. BARTHOLIN.

Il faut attendre l'adverse partie, son procureur ou son avocat. Mais que nous veut M. Guillaume.

GUILLAUME (*qui vient d'entrer*).

Je viens plaider moi-même mon affaire, M. le juge.

PATELIN.

C'est M. Guillaume?

AGNELET.

Oui, c'est mon bon maître.

GUILLAUME (*voyant Patelin*).

Ouais, quel homme est-ce là?

PATELIN.

Monsieur, je ne plaide que contre un avocat.

GUILLAUME.

Je n'ai pas besoin d'avocat.

PATELIN.

Je me retire donc.

M. BARTHOLIN.

Demeurez et plaidez.

PATELIN.

Mais Monsieur....

M. BARTHOLIN.

Demeurez, vous dis-je. Je veux au moins avoir un avocat à mon audience. Si vous sortez, je vous raye de la matricule. M. Guillaume, vous êtes le demandeur.

GUILLAUME.

Vous saurez, Monsieur, que ce maraud-là...

M. BARTHOLIN.

Point d'injures.

GUILLAUME.

Eh bien ! que ce voleur !

M. BARTHOLIN.

Appelez-le par son nom ou celui de sa profession.

GUILLAUME.

Tant y a, vous dis-je, Monsieur, que ce scélérat de berger m'a volé six-vingts moutons.

PATELIN.

Cela n'est point prouvé. (*Paraissant souffrir d'une fluxion aux dents.*)

M. BARTHOLIN.

Qu'avez-vous, avocat ?

PATELIN.

Un grand mal aux dents.

M. BARTHOLIN.

Tant pis...; continuez.

GUILLAUME.

Parbleu ! cet avocat ressemble un peu à celui qui m'a escamoté six aunes de drap.

M. BARTHOLIN.

Quelles preuves rapportez-vous de ce vol ?

GUILLAUME.

Quelles preuves ! Je lui vendis hier... je lui ai baillé en garde six aunes... six cents moutons et je n'en trouve à mon troupeau que quatre cent quatre-vingts.

PATELIN.

Je nie ce fait.

GUILLAUME.

Ma foi, si je ne venais de voir l'autre dans la rêverie, je croirais que voilà mon homme.

M. BARTHOLIN.

Laissez là votre homme et prouvez le fait.

GUILLAUME.

Je le prouve par mon drap..., je veux dire par mon livre de compte.... Que sont devenues les six aunes, les cent vingt moutons qui manquent à mon troupeau ?

PATELIN.

Ils sont morts de la clavelée.

GUILLAUME.

Tête bleue, je crois que c'est le même.

M. BARTHOLIN.

On ne nie pas que ce soit le même. *Non est quæstion de persona.* On vous dit que vos moutons sont morts de la clavelée; que répondez-vous à cela ?

GUILLAUME.

Je réponds, sauf votre respect, que cela est faux ; qu'il emporta sans... ; qu'il les a tués pour les vendre, et qu'hier moi-même.... Oh ! c'est lui, oui, je lui vendis... six... six.... Je le trouvai sur le fait tuant de nuit un mouton.

PATELIN.

Pure invention, Monsieur, pour s'excuser des coups

qu'il a donnés à ce pauvre berger qui, au sertir d'ici, comme je vous ai dit, va se faire trépaner.

GUILLAUME.

Parguième, Monsieur le juge, rien de plus véritable; c'est lui-même; il emporta hier de chez moi six aunes de drap, et ce matin, au lieu de me payer 30 écus...

M. BARTHOLIN.

Que diantre font ici six aunes de drap et trente écus; il est, ce me semble, question de moutons volés.

GUILLAUME.

Il est vrai, Monsieur, c'est une autre affaire, mais nous y viendrons après; vous saurez donc que je m'étais caché dans la bergerie..., et c'est lui très-assurément.... Je m'étais donc caché dans la bergerie. Je vis venir ce drôle; il s'assit, il prit un gros mouton..., et... et... avec de belles paroles, il fit si bien son compte, qu'il m'emporta six aunes de....

M. BARTHOLIN.

Six aunes de mouton?

GUILLAUME.

Non, de drap, lui, maugrebleu de l'homme.

M. BARTHOLIN.

Laissez là ce drap, cet homme, et revenez à vos moutons.

GUILLAUME.

J'y reviens; ce drôle donc ayant tiré de sa poche un couteau..., je veux dire mon drap..., non, je dis bien son couteau..., il... il... il... il... le mit comme ceci sous sa robe et l'emporta chez lui.

PATELIN.

Ah ! ah ! ah !

M. BARTHOLIN.

A vos moutons, à vos moutons, vous dis-je.

PATELIN, riant.

Ah ! ah ! ah !

M. BARTHOLIN.

Vous êtes hors de sens, M. Guillaume ; rêvez-vous ?

PATELIN.

Vous voyez, Monsieur, qu'il ne sait ce qu'il dit.

GUILLAUME.

Je le sais fort bien, Monsieur ; il m'a volé six-vingt moutons, et ce matin, au lieu de me payer trente écus pour six aunes de drap, couleur de marron, il m'a payé de papillons noirs, de nymphes, de calypso ; que sais-je encore ce qu'il est allé chercher ?

PATELIN.

Ah ! ah ! ah ! ah ! il est fou, il est fou.

M. BARTHOLIN.

En effet. Tenez. M. Guillaume, toutes les cours du monde ne comprendraient rien à votre affaire. Vous accusez ce berger de vous avoir volé six-vingt moutons, et vous entrelardez là-dedans six aunes de drap, 30 écus, des papillons et mille autres balivernes, et encore une fois revenez à vos moutons ou je vais relâcher ce berger.... Mais j'aurai plutôt fait de l'interroger moi-même.. Approche... comment t'appelles-tu ?

AGNELET.

Bée...

GUILLAUME.

Il ment, il s'appelle Agnelet.

M. BARTHOLIN.

Agnelet ou Bée. n'importe : dis-moi, est-il vrai que Monsieur t'avait laissé en garde six-vingts moutons ?

AGNELET.

M. BARTHOLIN.

Ouais, la crainte de la justice l'effraye peut-être :

écoute, ne t'effraye pas ; M. Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton ?

AGNELET.

Bée....

M. BARTHOLIN.

Oh ! oh ! que veut dire ceci ?

PATELIN.

Les coups qu'il lui a portés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

M. BARTHOLIN.

Vous avez grand tort, M. Guillaume.

GUILLAUME.

Moi, tort ; l'un me vole mon drap, l'autre mes moutons ; l'un me paye de chanson, l'autre de bée, et encore, morbleu, j'aurai tort.

M. BARTHOLIN.

Oui, tort, il ne faut jamais frapper, surtout à la tête.

GUILLAUME.

Oh ! ventrebleu, il était nuit, et quand je frappe, je frappe partout.

PATELIN.

Il avoue le fait, Monsieur ; *habemus confitentem reum.*

GUILLAUME.

Oh ! va, va, *confitaremos*, tu me payeras mes six aunes de drap, ou je....

M. BARTHOLIN.

Encore du drap ; on se moque de la justice. Hors de cour et de procès, sans dépens.

GUILLAUME.

J'en appelle, et pour vous, Monsieur le fourbe, nous nous reverrons. (*Il sort.*)

PATELIN.

Remercie M. le juge.

AGNELET.

Bée, bée.

M. BARTHOLIN.

En voilà assez. Va vite te faire trépaner, pauvre malheureux. (*Le juge sort.*)

PATELIN.

Ah ça ! par mon adresse, je t'ai tiré d'une affaire où il y avait de quoi te faire pendre; c'est à toi maintenant à me bien payer comme tu l'as promis.

AGNELET.

Bée.

PATELIN.

Eh ! laisse-là ton bée, il n'est plus question de cela; il n'y a ici que toi et moi; veux-tu tenir ce que tu m'as promis et me bien payer ?

AGNELET.

Bée.

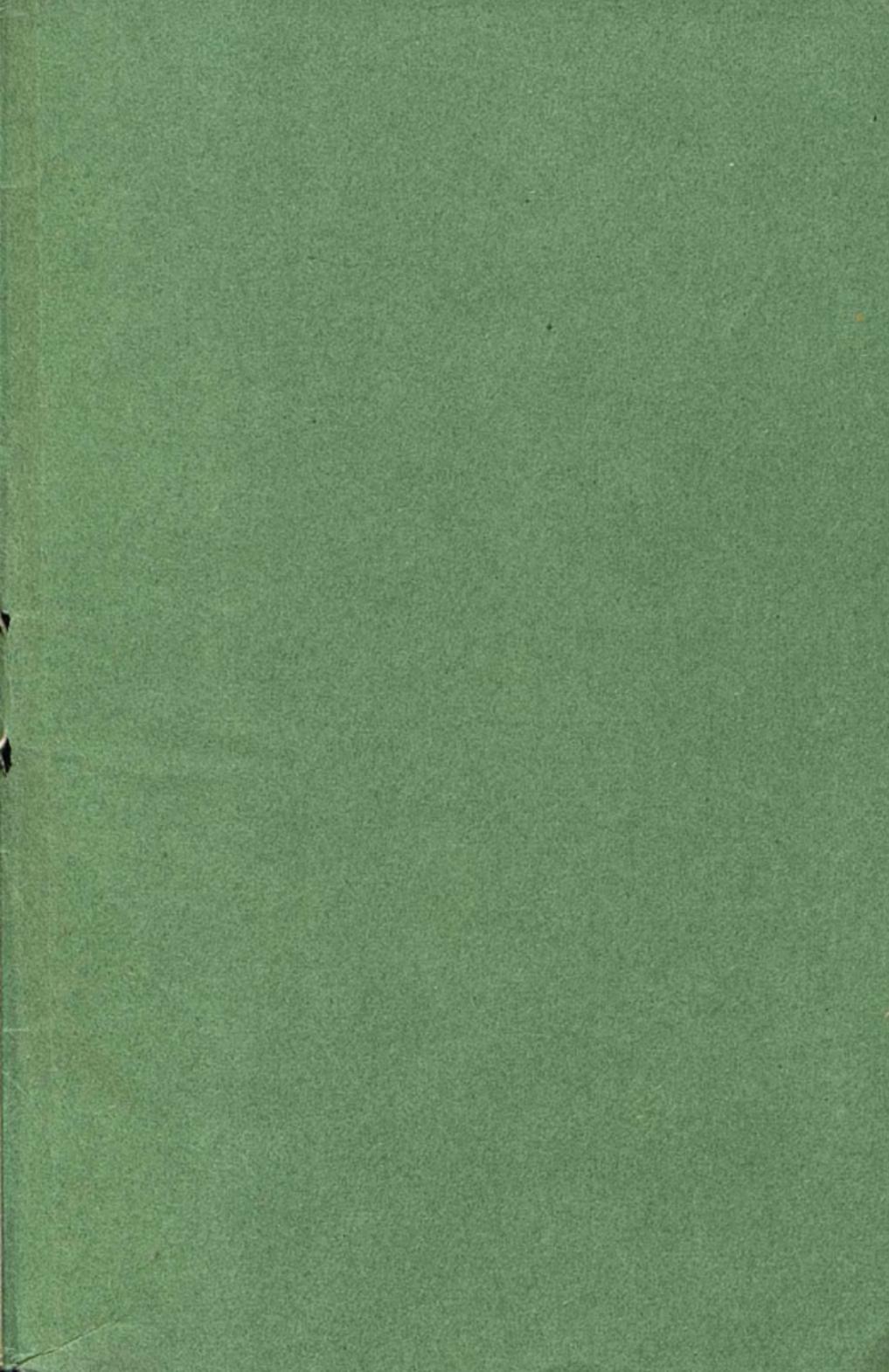
PATELIN.

Comment, coquin, je serai la dupe d'un mouton vêtu. Tête bleue, tu me paieras, ou...

AGNELET, *en s'échappant.*

Bée, bée.

BIBLIOTHÈQUE  
DE LA VILLE  
DE PÉRIGUEUX



P  
26